

avait beaucoup de rois et de princesses ; aussi avez-vous prodigué à la galerie de leurs portraits l'ocre jaune qui figurait l'or de leurs couronnes et avec lequel je nuançais mes giroflées ; vous avez abusé, pour leurs manteaux de pourpre, du carmin que je réservais à mes roses, à mes dahlías ou à la robe chatoyante des perroquets que je perchais sur quelque cocotier dans l'île de Robinson. Vous voyez que j'ai tout conservé précieusement.

— Oui, bien précieusement et j'aime à retrouver tout le passé vivant, non seulement ici, mais dans votre souvenir. Rien n'a changé dans ce pavillon. En y entrant, il m'a semblé rajeunir de quinze ans, tant j'y ai vite reconnu tous ces objets amis.

— Il n'y manque *qu'elles*, Frédéric, dit Louise d'une voix altérée, mais bientôt dominant son émotion elle reprit : J'ai éprouvé il y a huit jours une bien douce joie en vous entendant me rappeler votre enfance : je craignais vivement de voir ce temps effacé de votre mémoire.

— Ce qui me rend heureux surtout, chère Louise, dit Frédéric, c'est de songer que ce riant passé aura un bel avenir et que nos cœurs longtemps habitués à s'aimer n'auront pas besoin d'apprendre à se connaître, comme tu me le disais méchamment l'autre soir.

— Peut-être avais-je raison cependant, dit tristement Louise dont les traits s'assombrirent.

— Ne le répète pas, répondit-il ; si tu peux douter de moi, il est impossible que tu doutes de toi-même ; il suffit de te voir pour comprendre toute l'élévation de ton âme, toute la supériorité de ton esprit.

— Ah ! Frédéric ! qu'elle exagération et quels grands mots pour arriver à vanter une villageoise.

— Une villageoise, ma Louise ! c'est de ta part une charmante prétention, la seule que ta grâce te laisse. Tu es villageoise au même titre, toutes proportions gardées, que Marie-